

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Ancien BAVARD DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

SECRETAIRES DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon : rue Childébert, 21
Pour la région : C. MÉLIN, 1, rue de
Jussieu.

Les Annonces sont reçues

Chez M. V. Fournier, rue Confort, 14
LYON

LE COUP D'ÉTAT DE GAMBETTA

LE SALON LYONNAIS

AUX LECTEURS

Le Bavarde de Lyon n'est pas mort ! il
revit en sa fille.
La Bavarde n'est point politique du tout,
elle ne vise pas à la renommée de la
Nouvelle Revue, une revue qui a des jupons,
c'est madame Adam qui l'habille. Elle n'a
rien de commun avec les financiers de
tous les forêts de Bondy. La Bavarde relève
sa cote de satin, jamais la cote de la Bourse.
Point doctoral, point collet monté, point
revêche, si elle a de l'esprit, c'est sans le
savoir, si elle a de la gaieté, c'est en la
cherchant.

Des académiciens sont venus; ils ont
humblement incliné leur front chauve
devant notre bannière; ils ont demandé
d'écrire dans nos colonnes, leurs élocutions
plus ennuyeuses qu'un jour de pluie
ou qu'un discours de M. John Lemoine.

Nous leur avons bien ri au nez, par
exemple. Des vieux qui feraient geler des
lilas, ma parole ! Est-ce qu'on a besoin de
savoir le latin ou le grec, pour dire, chère
madame, que vous êtes la plus charmante
et la plus gracieuse des femmes ? Ils
appellent leurs locutions en us, des belles
lettres. Une belle lettre, c'est une lettre
parfumée, grande comme ça, écrite tout
de travers par une petite main potelée qui
a des ongles roses. Point d'orthographe,
mais du diable au corps. Tenez, ne me
parlez pas des savants. Il n'y a pas un savant
dans la Bavarde : ce qui n'est pas si
commun qu'on le pense par le temps d'académiciens
qui court.

Mais en revanche que la Bavarde saura
de choses. Fidèle à son titre, elle soulèvera
le peignoir mauve de nos belles petites,
elle mettra ses petits pieds dans tous les
grands plats. Elle entrera dans les cabinets
les plus particuliers; elle écouterà les
propos joyeux racontés par les habits noirs
aux corsages fleuris, sans faner le duvet
de jupes, sans effleurer le fard ou le blanc
de perle, elle détachera les masques de
velours, et tira comme une folle en
retrouvant sous la perruque élégante de la
baronne de Jemelaire, le chignon
campagnard de Rose Tétard.

Bruits de baisers, bruits de soupirs,
bruits plus vifs du bouchon qui saute, de
la robe qui se froisse, du corsage qui s'ouvre,
du sommier qui tremble, du cœur qui
palpite, elle saura tout, elle a l'oreille fine.
Le mur de la vie privée de ceux qui ne se
privent point de faire la vie, deviendra,
pour elle, moins épais que la pelure d'oignon
du mirilton.

Cependant, elle ne veut point faire couler
de pleurs, elle aura pitié de toi, grand
benêt, qui roule sottement ton titre de
vicomte, elle saura tout, elle a l'oreille fine.
Elle ne fera jamais couler de larmes
capables de rouiller une aiguille.

Maintenant, en place pour le quadrille
de la fantaisie, nous nous perdrons dans
le bleu d'outre-mer, n'en déplaise à M.
Guimet, et nous apparaitrons à la postérité,
au milieu d'un nuage, d'un nuage de poudre
de riz.

Un mot encore — une bavarde a toujours
un mot à dire — si tu veux, mon cher
public, nous bavarderons de compagnie, et
nous tâcherons d'être aussi étourdiment
drôles qu'une nichée de moineaux sous une
gouttière.

LA BAVARDE

Un Faux BAVARD

Le BAVARD (de Marseille) avait
besoin d'un stratagème : il l'a trouvé.
Profitant d'une confusion de titre, il
s'est paré des plumes du BAVARD
DE LYON, devenu aujourd'hui la
BAVARDE.

Des personnes qui l'ont lu nous
ont affirmé qu'on ne s'y trompe pas
deux fois. A ce qu'il paraît, le
BAVARD, journal exclusivement
marseillais, n'aurait d'autre but que de
faire une gasconnade.

Bagasse ! mon cher, on vous recon-
naît à l'assent.

Benoit LOUP

Lire à la 2e page

CARNAVAL A BELLECOUR

PLESSIS

LE COUP D'ÉTAT
DE
GAMBETTA

Il était évident que M. Gambetta prendrait
sa revanche du vote du 25 janvier,
mais personne n'aurait supposé qu'après sa
déclaration solennelle, il aspirât à jouer le
rôle des Bonapartes.
Cependant le vote du rapporteur, ou
remarquait de nombreuses allées et venues
au quai d'Orsay. MM. de Miribel et de
Gallifet ne quittaient plus les salons du
ministère.

La constitution du ministère Freycinet
mit le comble à la fureur de M. Gambetta.
Dès ce moment, le coup d'Etat était
déclaré.
Hier soir, à 9 heures, on voyait successivement
entrer chez M. Gambetta, les
généralaux Gallifet, Canrobert, Miribel, Bour-
baki, Ducrot, de Ladmirault, Campenon, le
colonel Prudhomme, MM. Ranc, Thomson,
Waldeck-Rousseau, Rouvier, Etienne,
Weiss, de Chaudordy, Spuller, Girard,
Quentin, Allain-Targé, Janvier de la Motte,
Cazot, etc.

A minuit ces messieurs se retiraient à
l'exception de MM. Spuller et Ranc.
Nous allons maintenant raconter les prin-
cipaux incidents de cette nuit du 2 février.

L'EXECUTION DU COUP D'ÉTAT

A minuit, M. Weiss se rendait à l'im-
primerie nationale, où devaient être imprimés,
pendant la nuit, les proclamations
qui allaient annoncer à la population fran-
çaise le grand événement du jour.

M. Haureau, directeur de l'imprimerie
nationale, avait été prévenu qu'un travail
pressé devait être exécuté pendant la nuit.
Il avait donc convoqué son personnel.

A la même heure, M. le Général de
Miribel, à la tête d'un bataillon de ligne et
d'un escadron de hussards, se rendait à
l'Élysée pour procéder à l'arrestation de
M. Jules Grévy.

La première personne que l'on rencon-
tra dans le palais, fut M. le colonel Pittié.
Il essaya de résister, mais en vain, il ne
parvint qu'à blesser un hussard.

M. Wilson, éveillé par les cris désespé-
rés de M. Pittié, se leva et encore en
chemise harangua les troupes. M. de Miribel
le fit baïlonner.

On se dirigea ensuite vers la chambre à
coucher de M. Grévy, mais le président
avait eu le temps de s'enfuir par un esca-
lier dérobé; à l'heure qu'il est on n'a pas
encore de ses nouvelles. Tout fait présumer
que le Président de la République se
rend dans une ville de province où il
convoquera une Convention.

M. Ranc prenait à minuit 10 minutes,
possession de la Préfecture de Police.

M. Gallifet s'installait au gouvernement
militaire de Paris.

Le plan de bataille préparé par M. de
Miribel était de point en point exécuté et à
3 heures du matin, les troupes campaient
sur les boulevards.

A 5 heures, on pouvait lire sur tous les
murs, les proclamations suivantes.

Appel au Peuple

Français,
La situation actuelle ne peut durer plus long-
temps.
Chaque jour qui s'écoule aggrave les dangers
du pays.
L'Assemblée qui devait être mon plus ferme
appui, est devenue un foyer de complots.

Au lieu de voter le scrutin de liste, elle
cherche à tuer sa popularité; elle attend à mon
pouvoir; elle encourage toutes les mauvaises
passions; elle compromet le repos de mes mi-
nistres, je l'ai dissoute.

Persuadé que l'instabilité du pouvoir, que la
prépondérance d'idées opposées aux miennes
sont des causes permanentes de trouble et de
discord, je soumettais à vos suffrages les bases
fondamentales suivantes d'une Constitution que
les assemblées développeront plus tard.

1. Un dictateur nommé à perpétuité,
2. Des ministres dépendant du dictateur
seul,
3. Une Chambre des députés élue au scrutin
de liste,
4. Un Sénat composé de personnes désignées
par le dictateur.

Ceci fait, la France aura repris son rang
parmi les nations civilisées.
Fait au palais de l'Élysée, le 2 janvier 1882.
Léon GAMBETTA

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS

Le Dictateur décrète:
Article premier. — La Chambre des Députés
est dissoute.

Art. 2. — Le Sénat est dissous.
Art. 3. — Le scrutin de liste est rétabli.
Art. 4. — L'état de siège est décrété dans
toute l'étendue du territoire français.
Léon GAMBETTA.

Composition du ministère.

M. De Miribel, intérieur.
M. Weiss, affaires étrangères.
M. Spuller, instruction publique.
M. le général Ducrot, guerre.
M. Gougeard, marine.
M. Rouvier, commerce.
M. Antonin Proust, Beauv-Aris.
M. Etienne, travaux publics.
M. Camécasse, justice.
M. Quentin, télégraphie et postes.
M. Allain-Targé, finances.
M. Ranc, police générale.

Signé: Léon GAMBETTA
M. le général de Gallifet est nommé gouver-
neur militaire de Lyon.

Arrestations.
Les personnes dont les noms suivants seront
immédiatement enfermés à Mazas, pour y être
interrogés, jugés et condamnés:
Henri Rochefort, Andrieux, Maret, Bernard-
Lavergne, Clovis Hugues, Margaine, Bonnet-
Duverdiér, Wilson, Camille Pelléan, Louis Le-
grand, Humbert, Louis Blanc, de Lanessan,
Edmond About, Camille Farcy.

Le président de police,
RANC

Telles sont les premières dépêches reçues
à la Bavarde. Nous apprenons que Paris se
couvre de barricades; mais nous manquons
de détails.

A LYON

Ce matin, à 4 heures, les imprimeries du
Petit Lyonnais, du Lyon-Républicain, du
Progrès, du Réveil Lyonnais étaient tout
à coup envahies par la force armée.

M. le commissaire de police Morin, don-
nant successivement lecture à MM. Duvand,
Janet, Mengin, Cournot, d'un décret du
général Bourbaki, portant suppression de
leurs journaux.

A cinq heures, la circulation était inter-
rompue dans les rues.

On apprenait que MM. Oustry et le gé-
néral Carteret-Trécourt qui avaient refusé
leur concours à M. Gambetta, étaient à la
prison Saint-Paul.

M. Barthens était nommé préfet du Rhô-
ne et M. Paul Bertnay, secrétaire général
de la préfecture.

Au moment où nous mettons sous presse,
Joseph Thivollel vient d'être tué sur le
cours de la Liberté, mais grâce à un élo-
quent discours d'Albert, deux bataillons
viennent de fraterniser avec le peuple à
la brasserie Isler.

Adrien Duvand a arraché sa décoration
qu'il a renvoyée à Gambetta. Il se bat cou-
rageusement à la Croix-Rousse.

Il en est de même de Lucien Janet qui
fait bravement le coup de feu derrière les
voûtes de Perrache.

L'armée fait le siège de la rue des
Marronniers, où la rédaction et les typographes
du Réveil Lyonnais, luttent avec opiniâ-
treté contre un régiment de hussards.

Charles Mengia a été tué sur la barricade
du Pont de la Guillotière. Le peuple promène
son cadavre, celui de Thivollel dans le
quartier de la Guillotière, pour animer les
combattants.

On nous assure que tous les conseillers
municipaux ont été arrêtés à leur domi-
cile.

L. d'Asco

Dernière heure. — Ferrer proclamé gé-
néral en chef des forces, révolutionnaires,
marche sur l'hôtel de ville.

On dit que Barthens est en fuite.
Les nouvelles de Paris sont bonnes. M
Grévy s'est réfugié à Lille où est convo-
quée la Convention. Gambetta est mis hors
la loi.

Tony Révillon est maître de Belleville.

LE BÉBÉ

A MARIE VADROUILLE-CANAUD.

Vicomtesse de Quelquechose,
Princesse d'un tas de chiffons,
Elle étale son bébé rose,
Ainsi que d'autres, leurs griffons.

Il vit de cette vie étrange
Fait de parfums attiédés,
Lui, le pauvre cher petit ange,
Tout frais tombé du paradis:

Elle est folle de lui, dit-elle;
Il est si gentil, l'ingénu,
Qu'elle le met sous la dentelle
De son peignoir, tremblant et nu.

Il est là lorsqu'elle se baigne,
Dans l'eau rose qui sent le thym,
Il est là, quand elle se peigne
Dans le désordre du matin.

Il est là, quand vient la personne
Qui porte des lunettes d'or;
Il connaît le monsieur qui somme
Chaque fois que sa maman dort.

Il sonde déjà des mystères,
Une chose qui le frappa:
C'est que parmi ses petits pères
Pas un seul ne fut son papa.

Elle, ce petit l'embarrasse,
Car c'est un homme par moments,
Elle l'aime, elle l'embrasse
Comme elle aime son bébé.

Il grandit dans cette atmosphère
Étouffante de baisers pris;
A sept ans, il sait déjà faire
Usage des poudres de riz.

Et cet enfant doit être un homme
Un homme rudement armé,
Il devra lutter d'estoc comme
Le monde pour lui s'est fermé.

Elle est donc doublement légère
Cette prêtresse au front pâli
Qui, dans l'aïeule passagère
Met ce berceau si près du lit.

Karl MUNTE.

LE SALON LYONNAIS

Une vaste salle, toute simple, plus ou
moins bien éclairée; aux quatre murs sont
pendus les tableaux de maître; au milieu
un garde à livrée vend le catalogue. Tel est
le salon de la Société des Amis des Arts.

Le salon est ouvert; les journaux sérieux
en ont parlé. Vendredi, un public relative-
ment nombreux se pressait dans la salle
affectée à l'exposition; public de circon-
stance formé d'artistes, de journalistes et
surtout de graves membres de la commis-
sion.

On examine; on cherche les défauts ou
les qualités de tel ou tel tableau. Le sel
ne manque jamais; quelquefois, mais
c'est rare; on trouve un tableau parfait.

La critique est facile; l'art est difficile.
Les reporters, qui s'intitulent bravement
critiques d'art, prennent des notes; les ar-
tistes sont à l'anxiété.

— Quel sera l'effet du mien ? pensent-ils.
Souvent la critique est mauvaise; l'artiste
est obligé de la respecter; comme toujours,
le plus fort fait la loi.

Le dimanche suivant, le public, le vrai
public, en foule se presse; le demi-monde
défile au complet; on y voit les déca-
vées de Lyon-Loire, les victimes de la
débacle. L'entrée était libre; payer n'est
pas leur habitude.

Nous remarquons Marguerite la Sour-
riante, Titine Estelle (avec son Némorin);
Esther la Juive, au bras de son cuirassier;
Marie Fabre, Joséphine O., Marie la petite
poupée, Charlotte la Vadrouille, Louise
Suez, etc.

Nous voyons même la vieille baronne.
Comment avez-vous osé vous présenter
ici, vous, une baronne ? Il est vrai qu'elle
est encore à attendre le titre.

Plus loin, nous rencontrons Jenny l'Ingé-
nu se tortant devant un enfant en che-
mise; puis Marcelle Abel se moquant d'une
petite marchande de journaux.

— Oh ! si on peut être si jolie, et s'amuser
à vendre des journaux; si c'était la
Bavarde, je comprendrais.

Puis vient un beau tableau représentant
une blanchisseuse remarquant la tempé-
rature de son fer à repasser. Joséphine O.
passe : Ciel ! qu'elle est bête !

Plus loin on voit une salle d'école; une
femme apprend l'alphabet à de charmants
enfants, ravissants chérubins; Marie Favre
examine attentivement le tableau.

— Mon brave, vous êtes toujours le
même; fin vous êtes, fin vous resterez.

Resté seul, je rassemblai mes souvenirs;
Esther était vêtue de marron, son costume
ne change jamais. Je courus chez sa tail-
leuse qui me procura les vêtements désirés,
ainsi qu'un chapeau large comme ça —

C'est ainsi vêtue que je me présente à
l'Assommoir. Titine recevait les lettres
d'entrée; je passai inaperçu.

Toutes nos élégantes sont à leur poste;
les groupes sont très animés. Fanny Jack-
son est très entourée; Marie Favre fait
son entrée, entourée de ses petites élèves;
Jeanne la Chatte est furieuse; elle vient
d'être ruinée par l'Union générale; elle
raconte à ses amies qu'elle est réduite à
être bonne de brasserie; il paraît qu'elle
est à Suez.

Parmi l'assistance nous remarquons :
Paquerette, Pauline, Henriette Henri IV,
Fanny Bombance, Adrienne Roux, Jeanne
Dortez, Pauline Baufay, Francine Com-
marmont, Lucie du Mont-Blanc, Marie de
Suez, la grosse Marie, Louise Berger, Eu-
génie, Jenny Bidet, Rosita Bébé, Carmen
l'Espagnole, Hébéne Courtois, Lucie Maïa,
Annette la Licheuse, Amélie l'Italienne,
Jeanne Chanoy, etc.

A deux heures précises, la séance est
ouverte.

Marie Favre est acclamée présidente.
Fanny Jackson a la parole.

Mes petites chéries,
Vous savez le motif de cette réunion, je
n'ai pas besoin de le rappeler ici.

Notre temps est précieux; il est deux
heures; nos petits messieurs nous atten-
dent.

Dépêchez-vous.
Voilà ce que j'ai pensé, moi;
Nous allons ouvrir une exposition; des
vantes; on ! je ne parle pas pour moi, je
ne me maquille jamais.

Mais Fonfon, Titine, Jeanne la Chatte,
seront au premier rang. (Bruits)

— Vous m'interrompez ?...
— Je parlerai quand même...
Vous voulez entraver la liberté de la
tribune ?...

Je ne partirai pas...
J'y suis, j'y reste !
(Exclamations de toutes parts)

Marie Favre agit sa sonnette; elle se
multiplie. Le tumulte est à son comble;
toutes nos belles impures sont debout,
apostrophant de leurs épithètes violentes
l'orateur.

Ceci dura près d'un quart d'heure.
Je croyais être transporté au Palais
Bourbon au milieu de la Chambre; je me
fis une idée de ce que deviendrait une
assemblée de femmes.

C'est pourtant le rêve de Louise Michel;
rêve irréalisable, sinon insensé.

Enfin le silence se rétablit.
Marie Favre est en garde.

Fanny Jackson respira des sels; les ta-
bleaux sont déplacés, d'autres retournées; à
terre, gisent des balayouses en lambeaux.

Fanny Jackson reprend la suite de son
discours.

Mes chéries,
Je vois que vous êtes revenues à des sen-
timents meilleurs; raisonnons et délibé-
rons en paix. Il s'agit d'une question im-
portante; de là, dépend le succès du demi-
monde; et vous le savez toutes, que nous
sommes pas mal compromises.

Tous les malheurs nous viennent à la
fois.

La Bavarde continue, plus que jamais à
tendre des pièges; c'est une lutte à mort
qu'elle a entreprise contre nous; cette
lutte, nous la soutiendrons. C'est pour cela
que je vous invite à vous serrer à moi.

L'Union fait la force. Nous allons entre-
prendre un grand projet qui aura un grand
relentissement dans le monde entier.

Nous allons ouvrir une exposition de ta-
bleaux vivants (Applaudissements)

Voici les rôles que je vous ai donnés à
chacune :

Annette la Licheuse. — Cambrinus.
Estelle. — La docilité.
Fanny Bombance. — La tempérance.

La grosse Marie. — La gratitude.
Louise Suez. — La beauté.
Félicie Rougemont. — La presse.

Francine C. — Le sport.
La grosse Catherine. — L'armée.
Jenny Bidet. — La Bacchante.

Jeanne la Chatte. — La jeunesse.
Adrienne Roux. — L'élégance.
Joséphine O. — La matrone.

Marie la Poupée. — La pudeur.
Marie Pacard. — La grâce.
Cécile Châtelain. — La décence.

Habillez-vous en femme; tâchez de
trouver les habits d'Esther; vous lui res-
semblez; enlevez votre binocle, et vous
vous présenterez.

— Mon brave, vous êtes toujours le
même; fin vous êtes, fin vous resterez.

Resté seul, je rassemblai mes souvenirs;
Esther était vêtue de marron, son costume
ne change jamais. Je courus chez sa tail-
leuse qui me procura les vêtements désirés,
ainsi qu'un chapeau large comme ça —

C'est ainsi vêtue que je me présente à
l'Assommoir. Titine recevait les lettres
d'entrée; je passai inaperçu.

Toutes nos élégantes sont à leur poste;
les groupes sont très animés. Fanny Jack-
son est très entourée; Marie Favre fait
son entrée, entourée de ses petites élèves;
Jeanne la Chatte est furieuse; elle vient
d'être ruinée par l'Union générale; elle
raconte à ses amies qu'elle est réduite à
être bonne de brasserie; il paraît qu'elle
est à Suez.

Parmi l'assistance nous remarquons :
Paquerette, Pauline, Henriette Henri IV,
Fanny Bombance, Adrienne Roux, Jeanne
Dortez, Pauline Baufay, Francine Com-
marmont, Lucie du Mont-Blanc, Marie de
Suez, la grosse Marie, Louise Berger, Eu-
génie, Jenny Bidet, Rosita Bébé, Carmen
l'Espagnole, Hébéne Courtois, Lucie Maïa,
Annette la Licheuse, Amélie l'Italienne,
Jeanne Chanoy, etc.

A deux heures précises, la séance est
ouverte.

Marie Favre est acclamée présidente.
Fanny Jackson a la parole.

Mes petites chéries,
Vous savez le motif de cette réunion, je
n'ai pas besoin de le rappeler ici.

Notre temps est précieux; il est deux
heures; nos petits messieurs nous atten-
dent.

Dépêchez-vous.
Voilà ce que j'ai pensé, moi;
Nous allons ouvrir une exposition; des
vantes; on ! je ne parle pas pour moi, je
ne me maquille jamais.

Mais Fonfon, Titine, Jeanne la Chatte,
seront au premier rang. (Bruits)

— Vous m'interrompez ?...
— Je parlerai quand même...
Vous voulez entraver la liberté de la
tribune ?...

Je ne partirai pas...
J'y suis, j'y reste !
(Exclamations de toutes parts)

Marie Favre agit sa sonnette; elle se
multiplie. Le tumulte est à son comble;
toutes nos belles impures sont debout,
apostrophant de leurs épithètes violentes
l'orateur.

Ceci dura près d'un quart d'heure.
Je croyais être transporté au Palais
Bourbon au milieu de la Chambre; je me
fis une idée de ce que deviendrait une
assemblée de femmes.

C'est pourtant le rêve de Louise Michel;
rêve irréalisable, sinon insensé.

Enfin le silence se rétablit.
Marie Favre est en garde.

Fanny Jackson respira des sels; les ta-
bleaux sont déplacés, d'autres retournées; à
terre, gisent des balayouses en lambeaux.

Fanny Jackson reprend la suite de son
discours.

Mes chéries,
Je vois que vous êtes revenues à des sen-
timents meilleurs; raisonnons et délibé-
rons en paix. Il s'agit d'une question im-
portante; de là, dépend le succès du demi-
monde; et vous le savez toutes, que nous
sommes pas mal compromises.

Tous les malheurs nous viennent à la
fois.

La Bavarde continue, plus que jamais à
tendre des pièges; c'est une lutte à mort
qu'elle a entreprise contre nous; cette
lutte, nous la soutiendrons. C'est pour cela
que je vous invite à vous serrer à moi.

L'Union fait la force. Nous allons entre-
prendre un grand projet qui aura un grand
relentissement dans le monde entier.

Nous allons ouvrir une exposition de ta-
bleaux vivants (Applaudissements)

Voici les rôles que je vous ai donnés à
chacune :

Annette la Licheuse. — Cambrinus.
Estelle. — La docilité.
Fanny Bombance. — La tempérance.

La grosse Marie. — La gratitude.
Louise Suez. — La beauté.
Félicie Rougemont. — La presse.

Francine C. — Le sport.
La grosse Catherine. — L'armée.
Jenny Bidet. — La Bacchante.

Jeanne la Chatte. — La jeunesse.
Adrienne Roux. — L'élégance.
Joséphine O. — La matrone.





